



PHI KAI GAZI / SABINE WEIßER / L'ARTISTE



Dans « Passagères de nuit », roman inspiré par les figures de sa grand-mère et de sa bisaïeule, **Yanick Lahens** rend hommage aux oubliées de la grande Histoire et met en lumière la force de leur résilience face au chaos du monde.

À Port-au-Prince, la capitale haïtienne.

DANIELA

« HAÏTI PORTE UNE CULTURE TANT POPULAIRE QUE SAVANTE »

LITTÉRATURE

YANICK LAHENS

La romancière haïtienne Yanick Lahens, née à Port-au-Prince en 1953, prix Femina pour « Bain de lune » (Sabine Wespieser, 2014), est coincée depuis huit mois en Floride, en « exil forcé », selon ses propres termes. La voilà dans l'incapacité de retourner en Haïti, où elle vit ; l'aéroport de l'île étant pris en otage par des gangs qui se livrent à une sanglante guerre de territoires. Pour elle, se retrouver aux États-Unis « surtout à cette époque », c'est ajouter du malheur et « comme vivre un film d'horreur ».

« Passagères de nuit », qui sort ces jours-ci, revient sur les figures féminines de sa famille, sa grand-mère Régina et son arrière-grand-mère Élisabeth. La fiction, nourrie d'exactitude avérée, a lieu en deux phases, chacune prenant en charge un personnage dans le temps et l'espace (Haïti, Nouvelle-Orléans, Haïti de nouveau). Ces deux figures de femmes silencieuses, dont l'histoire hurle dans l'intimité du texte, débent pour l'une par la traite et l'esclavage de sa propre mère. Il lui faudra ruser, dissimuler, s'armer de mutisme pour déjouer les tours du « maître » et gagner une forme d'affranchissement. L'autre souffre également, puisant en son for intérieur l'élan propice à l'émancipation. Cette lignée de femmes revit littéralement sous nos yeux, dans un puissant roman des origines. Yanick Lahens possède le pouvoir d'évocation qui lui permet de donner chair à ses héroïnes invisibles qu'elle met en lumière.



À Port-au-Prince en plein chaos, la résistance silencieuse des femmes... Les héroïnes de Yanick Lahens puisent leur force dans l'absence d'espoir.

Dans « Passagères de nuit », l'Histoire, avec un grand H, fût-elle envisagée sous l'angle de votre histoire familiale, est omniprésente. Cela à partir de l'existence de deux femmes. N'est-ce pas là l'entame d'une histoire de Haïti proprement féminine ?

Tout à fait. J'ai buté sur des silences. Ceux de ma propre histoire familiale, qu'on ne m'a pas transmises.

« COMME BEAUCOUP DE GENS EN CARAÏBE, JE CONNAIS LA CULTURE DE L'AUTRE, MAIS L'AUTRE NE CONNAÎT PAS FORCÉMENT LA MIENNE. »

Je suis allée à la recherche de beaucoup d'éléments biographiques, collectés auprès de ma famille, notamment ma tante et ma sœur.

Le silence de l'Histoire avec un grand H, c'est celui des femmes qui ne sont pas mentionnées. Les « femmes n'ont pas de passé », a dit Michelle Perrot. En me cog-

nant à ces silences, je me suis dit : il faut que je refasse le chemin afin de montrer, au-delà de l'Histoire, la puissance de l'intime à travers des voix de femmes. Je crois que les héroïnes et les héros de l'histoire de l'esclavage, qu'on ne mentionne jamais, cheminent dans le silence et font avancer les choses. Le silence a une majesté certaine.

Comment s'est organisé ce retour aux sources ?

J'ai connu mon aïeule Régina, mais pas assez longtemps pour qu'on ait pu vraiment se parler. Elle était très silencieuse. Il y avait, dans sa chambre, la photographie d'un homme habillé en général. Elle était très noire de peau. Lui, c'était un quarteron, comme on dit. J'ai donc cru que c'était mon ancêtre. Deuxième étape : une tante en Floride m'a dit : « J'ai connu ton arrière-grand-mère », ma bisaïeule, donc. Elle et sa sœur sont arrivées de la Nouvelle-Orléans. Elles avaient un accent créole. J'apprends que l'une s'appelait Élisabeth Jacob... Je n'ai pas voulu situer leur arrivée dans une ville de province, mais à Port-au-Prince. J'ai commencé à lire sur la Nouvelle-Orléans et sur ce XIX^e siècle. J'ai fini par transposer l'histoire à cette période, en ce lieu. Quand j'ai commencé à écrire ce livre, nous étions dans une situation difficile en Haïti. Je cherchais une forme de résilience, afin de tenir envers et contre tout. Il n'y avait pas d'essence, pas d'électricité, on faisait l'école en zoom. Les héroïnes de mon livre m'habitaient. J'ai dû aller puiser là une force, en leur disant : « Ne me lâchez pas ! »

On vous sait passionnée par l'histoire de Haïti...

L'île est née d'une série de hasards. On est sur un réseau de failles géologiques, hasard climatique, on est sur la route des cyclones, hasard géographique, on est à une heure et demie des États-Unis, hasard



AINAÏES / BRIDGEMAN IMAGES

historique avec la révolution, en 1804, qui remit en cause les piliers mêmes du capitalisme et du colonialisme. Haïti, c'est aussi l'ouverture à l'ailleurs. Il y a en moi des survivances amérindiennes, la rencontre de la France et la forte culture africaine. Comme beaucoup de gens de la Caraïbe. Je connais la culture de l'autre, mais l'autre ne connaît pas forcément la mienne. Le problème avec Haïti, c'est que l'élite, qui a pris le pouvoir à l'indépendance, a voulu copier l'Occident. C'est le seul modèle qu'elle connaissait, tandis que la très grande majorité des gens, issus de plusieurs tribus africaines, ont construit une autre culture, faite d'occupation communautaire, du refus de la plantation au bénéfice de la petite exploitation familiale, du parler créole et de la pratique du vaudou.

Haïti est-elle définitivement vouée au chaos ?

Le fait est que, sans institutions qui fonctionnent, Haïti constitue un passage idéal pour tous les trafics transnationaux des pègres colombienne, vénézuélienne et jamaïcaine. C'est un couloir idéal pour les drogues, les armes, les organes, les personnes.

Est-ce que le fait que Haïti se soit jadis libérée, de son propre vouloir, n'a pu lui être pardonné par l'inconscient colonial universel ?

Tout à fait. Quand on lit ce qui s'écrit en Occident sur Haïti, il semble qu'il n'y ait eu que la révolution haïtienne et les Tontons Macoutes. Pourtant, une culture populaire mais aussi savante s'est mise en place, avec du théâtre, de la littérature, de la musique,

et compris classique, la création d'une faculté de médecine et d'une faculté de droit. On l'oublie, parce qu'il ne faut pas qu'Haïti serve d'exemple aux autres. Nous sommes nés avec l'écriture. Toussaint Louverture (1743-1803) et Jean-Jacques Dessalines (1758-1806) employaient des secrétaires. Ils écrivaient des articles envoyés en Europe. On a commencé d'exister pour l'extérieur grâce à l'écriture. C'est resté. J'emploie souvent l'expression de René Char, « la santé du malheur », qu'il invente dans « À une sérénité crispée » pour parler de la guerre. Malgré notre situation, des jeunes font des pièces de théâtre, des festivals de musique se créent. Il y a des foyers de musique classique dans des villes reculées. L'art ne résout pas le problème politique, mais c'est de l'oxygène. Il permet au cœur de continuer à battre.

Quelle est la part du vaudou dans l'âme nationale ?

Le vaudou a été davantage reconnu après la chute de Duvalier, lors de la Constitution de 1987. Lui, il voulait l'instrumentaliser. Depuis 1987, le vaudou n'a plus ce statut de honte et de marginalité. Comme le créole, qui, en 1987, est devenu une langue officielle à côté du français. Le créole est aujourd'hui la langue de l'espace public, quand bien même l'école se fait en grande partie en français. Le créole est la langue dans laquelle n'importe quel gouvernant doit s'adresser à la population, ce qui ne se faisait pas auparavant. À la radio, 96 % des émissions sont en créole. ●

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR MURIEL STEINMETZ
muriel.steinmetz@humanite.fr

« Haïti est née de hasards ». Celui de l'histoire notamment, quand cette petite île a osé défier l'Empire colonial français.



PASSAGÈRES DE NUIT, de Yanick Lahens, Sabine Wespieser Éditeur, 232 pages, 20 euros